

# BRILLANTS

## D'un



Massimiliano Benzi Soldani.  
*Bacchus*. 1695-1703, bronze, 198 x 76 x 73 cm.

**PALAIS LUMIÈRE, ÉVIAN.**  
**DU 4 JUIN AU 2 OCTOBRE 2011.**

# ÉCLATS WUNDERKAMMER

PAR VINCENT QUÉAU



Georg Raphael Donner. *Apollon*. Avant 1727, alliage de plomb, fer, vestiges de bronze, socle en cuivre, 65 x 32 x 26 cm.

***Splendeurs des collections du Prince du Liechtenstein.  
Brueghel, Rembrandt, Rubens.***

Commissaires de l'exposition : Johann Kräftner et Caroline Messensee.



**Ordinairement éclatée entre les demeures historiques des princes de Liechtenstein à Vienne et Vaduz, leur collection s'évade cet été à Évian dans les audaces cubistes du Palais Lumière qui affrontent souverainement bouffées baroques et extases romantiques.**

Légataires d'un mécénat d'une autre époque, les très opulentes collections du prince de Liechtenstein parent Évian jusqu'à septembre de quelques morceaux finement choisis. Cette dynastie de vieille souche remontant au XII<sup>e</sup> siècle, étroitement liée à la maison d'Autriche mais paradoxalement jalouse d'une indépendance qui la fait régner à partir de 1719 sur la principauté qui prendra son nom, collectionne par passion depuis ses ancêtres de la Renaissance. Encore modeste, le noyau constitué alors par Hartmann von Liechtenstein ne possède qu'une bonne bibliothèque et quelques portraits de mariage, mais l'avènement de son fils Karl I à la jonction du XVII<sup>e</sup> siècle plonge toute sa descendance dans une rage de collection jamais démentie... Ce correspondant de l'empereur Rodolphe II, digne humaniste curieux de toutes choses, amasse effectivement chefs-d'œuvre d'orfèvrerie comme de peinture, meubles précieux, sculptures maniéristes et objets d'arts divers. Ce cabinet des merveilles s'étoffe au fil des siècles, sans trop de souci de distinguer les écoles, ne retenant que les meilleures productions de l'austral et du septentrion. À Vienne, Vaduz, Valtice, toutes ces résidences princières, Hugo van der Goes coudoie Raphaël, Franz Hals tutoie Moroni, et Cranach soutient le Guide... Les siècles défilent, les lignes de



forces fondées sur la primauté de Rubens et l'école baroque anversoise s'infléchissent à la mode du rococo autrichien. La poésie des védutistes vénitiens entre en scène, bientôt suivie par celle des inventeurs du grand goût grec eux aussi supplantés par tous les peintres de l'âme, ceux de la tourmente et des heurts, les romantiques bohémiens ou napolitains, et ceux de la paix, du confort, bref, tous ces hédonistes bourgeois de la période Biedermeier... Surtout, l'esprit philanthropique de Johann I ouvre, dès 1807, l'accès au public de ses trésors transférés dans son palais de la Herrengasse où ils se trouvent à nouveau visibles depuis 2004 après quelques décennies de fermeture consécutives à la Seconde →

Ci-dessus à gauche : Anthonis van Dyck.

*Portrait d'une femme.* Vers 1618, huile sur toile, 98 x 81 cm.

Ci-dessus à droite : Anthonis van Dyck.

*Portrait de Jean VIII, Comte de Nassau-Siegen.*

Vers 1616, huile sur toile, 204 x 122 cm.

Ci-contre : Hyacinthe Rigaud. *Portrait du Prince*

*Joseph Wenzel I<sup>er</sup> von Liechtenstein en vêtements d'apparat*

*et arborant l'ordre de la Toison d'or.* 1740, huile sur toile, 81 x 65 cm.





Pieter Brueghel, le Jeune.  
*Le Recensement de Bethléem.* Huile sur bois, 122 x 170 cm.





Rembrandt van Rijn.

*Amour à la bulle de savon.* 1634, huile sur toile, 75 x 92 cm.

Guerre mondiale. Sans doute les aléas financiers rudoyant la principauté gelèrent-ils la politique d'enrichissement des collections, l'obligeant même à se séparer de certaines pièces, cependant la prospérité que l'on connaît revenue, leur essor a fini par croître et les ventes consenties en périodes de vaches maigres rachetées... Et c'est bien un élixir du visage que durent prendre les collections de la grande noblesse européenne qui se reflète dans les eaux et les lumières du Léman.

Un échantillon fort intéressant permet d'y suivre l'évolution plastique du Rubens des premières années de la maturité; cette manière qui progressivement s'affranchit des leçons des Carrache, marquée dans un *Satyre et une jeune fille* par ce ciel qui semble encore celui de Bologne, mais aussi cette palette libérée de la nuit caravagesque prévalant toujours dans une *Déploration du Christ mort*, pas suffisamment noyée de tourbillons palpables pour être déjà du

Rubens... Et puis, brusquement, à partir de 1616-1617, sa manière s'individualise, le propulsant meneur à Anvers, mais aussi Londres et Paris. Il devient ce maître des moirures insolentes, des mouvements esquissés, suspendus par la grâce du coloris; celui aussi des beautés pleines et viriles, de matrones en majesté et des mythologies héroïques. Son pinceau allègre passe de la fable, celle de *Mars et Rhéa Sylvia*, à la peinture allégorique *Victoire et Virtus*, avec cette légèreté vaporeuse qui froisse les soieries précieuses et forge armures, casques, lances...

Cette branche du baroque nordique s'admire encore dans trois portraits de Van Dyck révélant les deux pôles de son activité marchande. D'une part, le portrait officiel en pied dérivant de Pourbus, comme ce *Comte de Nassau-Siegen* dans toute la pompe de son commandement militaire, et de l'autre, ceux émanant des commandes d'une société bourgeoise dont la sévérité de la mise plaide pour l'austérité des mœurs. Frans Hals, laissé pour le meilleur portraitiste de l'école



Peter Paul Rubens.

*Mars et Rhéa Silvia*. Vers 1616, huile sur toile, 208 x 272 cm.

flamande à la mort d'Anton van Dyck en 1640, chante d'une gestuelle dynamique matérialisant la peinture au-delà de son asservissement mimétique, s'admire aussi dans le *Portrait d'un inconnu* où l'attention porte résolument sur le visage bienveillant de ce notable à la main étrangement crispée sur un gant réduit en une charpie de peinture grise. Puis, passant dans les Provinces-Unies, la collection s'attarde sur une merveille allégorique de Rembrandt où un garçonnet de physique bien vulgaire, affublé d'ailes par un tour de sorcellerie moqueuse, travestit un Amour méditant sur les Vanités de lui-même... Coussin et canotilles forment autour de lui comme un nid de repos où arcs et carquois ne convainquent qu'à peine. Ici un *Violoniste* de Gerrit Dou, le champion des glacis minutieux, là un Gerrit Adrianesz Berkheyde montrant un panorama citadin, rappellent l'infinie diversité de cette école hollandaise et déjà le Siècle d'or s'étiolle pour laisser place aux fastes du temps classique. À la jonction de deux mondes, Rigaud portraiture un prince de la maison

en 1740, et introduit toute cette ravissante manière des maîtres locaux de veine rocaille, Franz Christoph Janneck et Johann Georg Platzer. Enfin, les bornes de cette échappée dans l'histoire de la peinture de quelque quatre siècles s'atteignent en compagnie des générations romantiques se succédant tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, les Waldmüller à la manière dure et émaillée avide de folklore italien, les Josef Rebell arrêtés aux pieds du Vésuve pour en capter les fureurs, les Friedrich van Hammerling croquant l'intimité des penseuses comme des princesses dans l'enfance. À cette peinture d'érudition se mêlent encore paysagistes français et italiens (Robert, Vernet, Canaletto, Pannini), portraitistes apatrides tels Angelika Kauffmann, sculptures de la Renaissance italienne ou du ciseau de Pierre Puget, émaux limousins de toute beauté, cabinets d'ébène et de pierres dures, dans la plus parfaite interprétation du Wunderkammer, ce cabinet de curiosités ici esquissé...